

grand savoir de constructeur : presque sans dépense, il permettrait de réparer partout les œuvres vives des chefs-d'œuvre menacés ou déjà ébranlés par l'assaut des philistins !

LES XIII.

CHRONIQUE DU MIDI

Représentations en plein air.

Le *Prométhée* de Jean Lorrain et de Ferdinand Herold, bien que joué pour la troisième année dans les Arènes biterroises, a obtenu le même succès dans le public. L'empressement de la foule était aussi grand dans les rues ensoleillées de la vieille cité languedocienne; son enthousiasme était aussi intense sur les gradins de l'amphithéâtre à ciel ouvert.

Dès une heure de l'après-midi, pendant que les fameuses allées Paul Riquet retentissaient, sous leurs arbres séculaires, des mille voix sonores de buveurs attablés aux terrasses, le peuple venu des campagnes s'acheminait doucement vers la colline où bientôt allaient retentir les grands alexandrins et les larges symphonies.

Je regardai cette foule : c'était la même exactement que celle rencontrée tant de fois, soit à Nîmes, soit à Béziers, les jours de courses de taureaux. Pareille allégresse, pareil débordement de vivre, pareille hâte vers le plaisir. Sur le sommet de l'amphithéâtre, longtemps avant l'heure du spectacle, des groupes se détachaient sur l'azur du ciel, en attitudes décoratives, et l'on voyait tantôt se profiler des silhouettes immobiles, et tantôt des bras se lever en gestes joyeux. Cris de l'un à l'autre bout de l'arène ; appels vers la scène encore vide, applaudissements aux entrées sensationnelles de spectateurs populaires, il ne manquait que des habaneras, des boléros et la fameuse marche de *Carmen* pour se croire à une « corrida » et pour attendre l'entrée de Mazzantini ou de Reverte.

Peu à peu les places des premiers rangs se garnissaient, des accords gémissaient dans la partie réservée aux musiciens, le bruit de la foule retentissant s'apaisait subitement dans une attente lourde de dix mille silences, et les premières mesures d'orchestre montaient vers le velours du firmament où déjà déclinait le soleil...

A ce moment, que le peuple était curieux à voir, oreilles tendues, yeux grands ouverts, poitrines haletantes, toute cette

cohue de gens simples écoutait les vers psalmodiés par Bady ou par de Max avec la même attention palpitante qu'il apportait naguère à suivre les péripéties de la lutte engagée entre le fauve et le matador. Etonnés d'abord et comme éblouis par la noblesse de la langue et l'élévation des pensées, peu à peu ils balançaient instinctivement la tête au rythme harmonieux des strophes, et leur attitude se conformait aux péripéties de l'action. Ils étaient saisis par le spectacle, et peu s'en fallait qu'on n'entendît aux beaux endroits les exclamations éclatantes dont ils marquaient, généralement, les bons coups de pique ou de cape.

Et le soir, dans la ville en fête, ils se répandaient en gaieté mouvante, où l'on sentait la joie d'une bonne journée accomplie.

C'est que le peuple des cités méridionales, autant que celui d'Espagne et d'Italie, aime, avant tout, les spectacles en plein air. L'expérience est suffisante, maintenant, pour qu'il soit possible d'en tirer une conclusion. Donnez-lui un chef-d'œuvre, si élevé soit-il, comme l'*Œdipe* et l'*Antigone* de Sophocle, l'*Alceste* d'Euripide, le *Prométhée* d'Eschyle, adapté par Lorrain et Herold ; donnez-lui des tragédies sublimes ou de magnifiques symphonies, dans un théâtre clos, il s'y rendra peut-être par amour du divertissement, mais visiblement il s'y enniera. Il lui tardera de sortir, de s'épandre dans la rue aux entr'actes et à l'issue de la représentation. Au contraire, faites éclater ces mêmes œuvres dans l'amphithéâtre d'Orange, de Nîmes ou de Béziers, et vous pourrez les donner cinq, six fois de suite, toujours le public y reviendra avec le même enthousiasme, et chose plus probante encore, toujours il comprendra et applaudira les véritables beautés.

J'ai assisté, pour ma part, à presque toutes les représentations d'Orange, et j'ai souvenir que les situations les plus touchantes, les plus délicates, les plus subtiles même, y étaient immédiatement soulignées par les acclamations du public.

Dans l'*Alceste* d'Euripide, traduit et adapté par M. Georges Rivollet, se trouve une scène ou plutôt un tableau, qui, par sa simplicité, sa beauté pure, sa sculpturale sérénité, rappelle le fameux bas-relief du Musée de Naples, où l'on voit Hermès ramener Eurydice à Orphée. Hercule revient du fond des enfers, et il tient par la main Alceste ; puis il prend la main du roi Admète, et laisse l'un devant l'autre les deux époux qu'avait séparés la mort.

Alors, le roi Admète, d'une voix émue, murmure :

Est-ce toi, chère aimée, ou bien n'es-tu qu'une ombre...

La scène est d'une grande tendresse et d'une nuance légère, comparable à des reflets de lune sur des lacs dormants, ou à des sons de flûte dans le crépuscule. On craignait qu'elle ne passât inaperçue dans l'immense cadre d'Orange. Nullement : elle souleva des applaudissements frénétiques, et plus que des applaudissements, elle fit jaillir des larmes d'émotion irrésistible.

Dans la musique de scène, dont Massenet a accompagné les *Erynnies*, se trouvent de longs intermèdes d'harmonie lente et triste dont la délicatesse un peu mièvre faisait redouter aux organisateurs du spectacle quelque ennui parmi les rangs des spectateurs situés au sommet de l'amphithéâtre. Il y a notamment un lamento joué par tous les instruments à corde, en sourdine, qui exprime la plainte des jeunes filles.

Il fut redemandé trois fois, et c'est du sommet des gradins que partaient les rappels les plus vibrants.

De même, à Béziers, dans *Prométhée*, c'étaient les passages les plus sublimes, les plus élevés, ceux qu'on aurait pu croire les plus littéraires, et, partant, les moins accessibles au peuple, qui récoltaient le plus de bravos.

Il semble qu'il y ait dans le charme du plein air, dans la communion de l'atmosphère et de la vie, dans la douceur complice du soleil couchant ou des étoiles qui se lèvent, une vertu spéciale qui rend aux âmes des peuples méditerranéens toute leur puissance atavique. Dans ces pays où la nature préside à toutes choses, l'art n'atteint sa complète intensité que si la nature s'associe avec lui.

§

De telles constatations fourniraient peut-être, à ceux qui étudient la tragédie antique, le plus sûr moyen d'expliquer les beautés de l'art grec et de comprendre pourquoi les Athéniens qui se rendaient au théâtre de Bacchus, les Siciliens qui s'en allaient à Syracuse et les Campaniens d'Herculaneum ou de Pompeï, se complaisaient constamment aux aventures des dieux, des héros et des rois. C'est parce que leurs théâtres étaient en plein air. Fatalement, ils ne pouvaient aimer que des pièces en quelque sorte sculpturales, où les personnages étaient assez grands pour que leurs gestes ne parussent pas ridicules sous la clarté du ciel. Du théâtre de Bac-

chus, on avait pour décor, au loin, la mer même où Thémistocle avait vaincu les Perses ; de Taormine on voit la fumée de l'Etna se refléter dans les ondes bleues du golfe d'Ionie ; de Pompeï, se profilent, par delà la scène, les montagnes de Castellamare et de Positano ; qui donc aurait osé, en un cadre pareil, faire se heurter les petites passions de la vie commune, des histoires d'amour blessé, des querelles de femmes et de jeunes gens ?

Voilà pourquoi, lorsque les sujets traités par les tragiques grecs sont transportés sur nos minuscules scènes de théâtres-salons, ils détonnent, ils crèvent les plafonds, ils semblent lutter pour ouvrir les murailles, et les héros étouffent sous leurs armures ou sous leurs manteaux de pourpre.

Racine l'a si bien compris qu'il a réduit ses personnages aux proportions harmonieuses et correctes des femmes de son temps ; et le décor n'est plus que dans l'ampleur de certains vers d'un beau lyrisme descriptif :

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous vos rames...

C'est vainement qu'on chercherait l'Hellespont derrière la toile.

Et puis, ses personnages complotent, raisonnent, discutent. Ils ont beau se mouvoir dans le vestibule d'un palais ou d'un temple antique, on sent qu'ils parlent dans un salon.

C'est à tel point qu'un chef-d'œuvre de Racine serait mal accueilli dans l'amphithéâtre d'Orange ou de Béziers. Il y serait écrasé par le cadre.

On parle de monter *Phèdre* ou *Iphigénie*. J'ai l'idée que ce serait un désastre. *Athalie*, qu'on a jouée en 1899, ne porta pas. Elle eut beaucoup moins de succès que l'*Alceste* d'Euripide représentée la veille. Est-ce à dire qu'*Athalie*, *Phèdre* ou *Iphigénie* soient moins belles que des pièces antiques ? Eh ! que non pas. Mais elles sont faites pour un théâtre différent. L'expérience a démontré que l'état d'âme d'un spectateur assis sur des gradins en pleine nature n'était pas le même que celui d'un citadin en habit, installé dans une loge, sous le gaz ou l'électricité. Or le théâtre, étant un art extérieur, doit tenir compte de ces influences extérieures. D'où il ressort que les œuvres écrites pour une scène fermée ne doivent pas être les mêmes que les œuvres conçues pour un théâtre en plein air.

Il sera dès lors facile de répondre aux malins de la critique boulevardière qui, entendant parler des succès de Béziers ou d'Orange, s'écrient : « Pourquoi ne joue-t-on pas ces œuvres à

Paris ? C'est donc qu'on a peur du jugement de la grande ville ? » Eh ! non, ô redoutables censeurs, on ne craint pas votre férule. Seulement elle n'a que faire en pareil cas. C'est exactement comme si vous disiez : « Vous les trouvez belles, les courses de taureaux de Séville, pourquoi ne les montrez-vous pas au Nouveau-Cirque ? »

En conclusion, des représentations comme celles d'Orange, de Béziers et de Nîmes, dont le succès va croissant d'année en année, peuvent donner naissance à un art nouveau, à un art somptueux, magnifique, héroïque, à la véritable tragédie.

Les efforts tentés jusqu'à ce jour sont dignes d'éloge, et nous ont révélé l'œuvre à faire, mais on a encore tâtonné. On s'est tenu dans l'imitation classique des Grecs. On a donné de l'Eschyle, du Sophocle, de l'Euripide, on les a parés parfois de bons vers français, comme dans le *Prométhée* de Lorrain et d'Herold.

On dit merveille d'une *Iphigénie* de Jean Moréas, et pour ma part j'en connais des vers de la plus parfaite beauté. Paul Mariéton, dont l'activité féconde a déjà organisé de si belles soirées à Orange, désire vivement nous faire entendre la tragédie du poète des *Stances*. Je le souhaite de tout cœur.

Mais quelqu'un ne viendra-t-il pas, ensuite, qui écrira un drame original, à la fois lyrique et épique, porté par le souffle des héros ?

Le poète que j'appelle attend peut-être, pour tenter l'aventure, qu'on ait joué la *Reine Jeanne*, de Mistral.

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

C'est d'une poétique contrée de la Flandre, non loin de cette mer du Nord que Henri Heine exalta avec tant de pré-dilection, que vous parviendrez cette chronique. Durant une quinzaine de jours, en compagnie de quelques autres élus, je suis l'hôte de châtelains qui nous font non seulement les honneurs de leur résidence avec une grâce et une cordialité exquises, mais qui nous initient, par de toniques et pittoresques excursions, au caractère si prenant et, par moments, si capiteux et si troublant de cette terre historique et suggestive entre toutes. Autour d'un vaste parc, admirablement composé d'un choix d'essences variées, aux feuillages assortis comme par un coloriste, s'étendent des chênaies et des sapinières alternant avec des prairies tavelées de vaches au pelage mor-